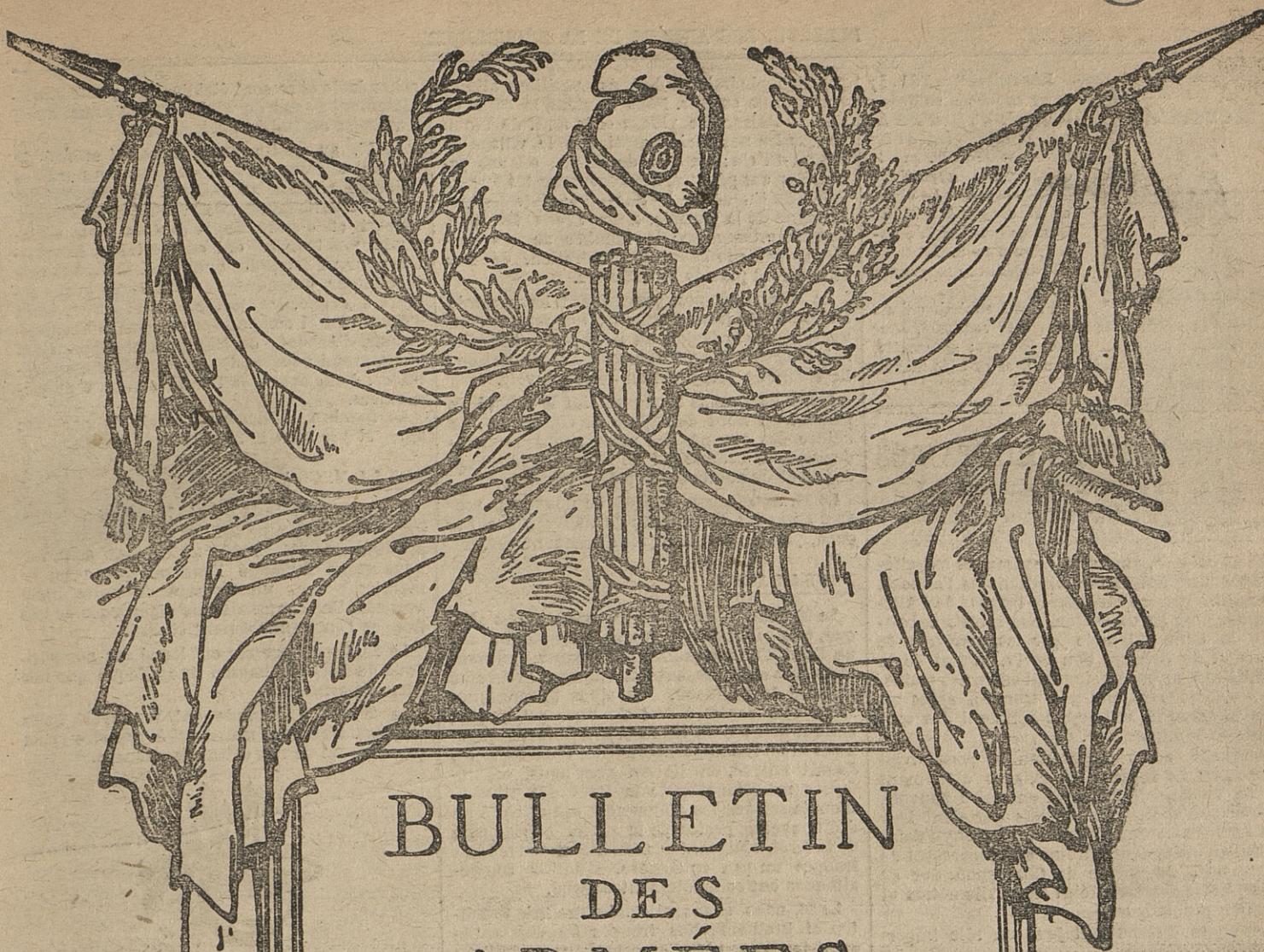


B.D.I.C.



BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE

Réserve à la Zone des Armées -



5^e Année. — N° 270.

Mercredi 31 Octobre 1917.

**Mercredi
31
OCTOBRE**
St Quentin

Le soleil se lève à 6 h. 37 et se couche à 16 h. 31; la durée du jour est de 9 h. 54 le mercredi 31 octobre et de 9 h. 42 le dimanche 4 novembre.
La lune se lève à 16 h. 58 et se couche à 8 h. 12. Dernier quartier le 6 novembre à 17 h. 3. Température moyenne: 7°.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, la Toussaint; vendredi, Jour des morts; samedi, saint Hubert; dimanche, saint Charles Borromée; lundi, saint Lié; mardi, saint Léonard.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 22 OCTOBRE AU 27 OCTOBRE 1917

SUR L'AINSE

Le 23 octobre, au matin, nos troupes ont attaqué les formidables organisations de l'ennemi défendues par les meilleures troupes de l'Allemagne. D'un premier élan, nos soldats ont levé la ligne jalonnée par les carrières de Fruty et de Bohery. Peu après, le fort de la Malmaison, au centre, tombait entre nos mains. Poussant plus avant, nos troupes, après un combat acharné, ont rejeté l'ennemi des carrières de Montparnasse.

A gauche, notre progression se poursuivait avec le même succès ; les villages d'Allement et de Vaudesson restaient en notre pouvoir, tandis qu'à droite nos soldats portaient leur ligne sur les hauteurs dominant Pargny-Filain. Enfin, au centre, nos troupes s'emparaient de haute lutte du village de Chavignon. Sur ce point, notre avance atteint trois kilomètres et demi en profondeur.

Les chars d'assaut ont joué un rôle important dans l'attaque.

L'ennemi n'a tenté aucune réaction d'infanterie.

Le lendemain nous avons organisé le terrain conquis.

Dans la nuit du 24 au 25, nos troupes, sur le front Chavignon-Mont-des-Singes, ont atteint la ferme de Rozay.

Le 25, au matin, nous avons opéré une pro-

gression générale au delà des positions atteintes la veille au soir. Nous bordons le canal de l'Oise à l'Aisne. Le village et la forêt de Pinon sont entre nos mains ainsi que le village de Pargny-Filain, au sud de Filain, où nos patrouilles ont pénétré, nous occupons les fermes Saint-Martin et de la Chapelle-Sainte-Berthe. Au cours de la journée, nous avons fait plus de 2,000 prisonniers; le nombre de ces derniers, depuis le début de l'opération, dépasse 11,000, dont plus de 200 officiers.

Le 26, nos troupes, poursuivant leurs succès à la droite du front d'attaque, ont refoulé l'ennemi depuis la région au nord de la Chapelle-Sainte-Berthe jusqu'au bassin d'alimentation. Le village de Filain est en notre pouvoir.

Plus à l'est, nous avons atteint le rebord du plateau au nord de l'Epine de Chevregny. Le chiffre des canons que nous avons capturés depuis le 23 octobre est de 160, dont plusieurs 210 et de nombreuses pièces lourdes.

Le 27, nous avons réalisé de nouveaux progrès en avant de l'Éperon de Chevregny et occupé, plus à l'est, la ferme Froidmont.

DANS LE NORD

Le 22 octobre, en Belgique, nous avons attaqué, à la gauche de l'armée britannique, sur un front d'un kilomètre. Nos troupes, enlevant tous leurs objectifs, ont sensiblement progressé au nord de Veldhock. Nos alliés britanniques se sont emparés, à l'est de Pelecapelle, d'un certain nombre de bâtiments fortement organisés et de redoutes bétonnées. Plus au nord, ils ont enlevé, en liaison avec nous, les défenses méridionales de la forêt d'Houthulst. Dans la soirée, les Allemands ont attaqué un des nouveaux postes de la partie méridionale de la forêt, obligeant nos alliés à ramener leurs troupes un peu en arrière. D'autres contre-attaques ont complètement échoué.

Le 26, nous avons attaqué entre Drie-Grachten et Draibank. Nos troupes franchissant le Saint-Jansbeek et le Corverbeek, avec de l'eau jusqu'aux épaules, ont réalisé une sérieuse progression en dépit de la difficulté du terrain.

Le village de Draibank, les bois de Papergoed et de nombreuses fermes organisées en points d'appui sont tombés entre nos mains. Nous avons fait plus de 200 prisonniers.

Nos alliés britanniques se sont avancés, au nord de la voie ferrée Ypres-Roulers, le long de la principale crête en direction de Pas-

schencale et se sont établis sur la pente immédiatement au sud du village. Ils ont réussi aussi à avancer au sud de Polderhoek.

Le 27, au matin, nos troupes ont enlevé de nouvelles tranchées allemandes au nord des objectifs atteints la veille. L'attaque s'est développée dans la journée avec un plein succès. De part et d'autre, de la route d'Ypres à Dixmude, nos troupes ont enlevé toutes les positions sur un front de quatre kilomètres et une profondeur moyenne de deux. Nous avons atteint, à droite, les lisières ouest de la forêt d'Houthulst et conquis les villages de Verdran-desmis, d'Ashout, de Merckem et Kippe, ainsi qu'un grand nombre de fermes solidement fortifiées. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

Le nombre d'Allemands capturés par nos alliés et par nous le 26 et le 27 dépasse 1,100.

SUR LA MEUSE

Dans la nuit du 23 au 24, l'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé.

Le 25, les Allemands ont lancé sur nos positions du bois de Chaume une attaque que nos feux ont arrêtée.

Le 26, les Allemands ont renouvelé leurs attaques. L'ennemi n'a réussi à prendre pied que dans un de nos éléments avancés.



Toute la correspondance, sans exception, doit être adressée au

BULLETIN DES ARMÉES
28, rue des Saint-Pères, Paris, 7^e.



Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La dernière Citation du Capitaine Guynemer

GUYNEMER (GEORGES), CAPITAINE, COMMANDANT L'ESCADRILLE N° 3 : MORT AU CHAMP D'HONNEUR, LE 11 SEPTEMBRE 1917. HÉROS LÉGENDAIRE, TOMBÉ EN PLEIN CIEL DE GLOIRE, APRÈS TROIS ANS DE LUTTE ARDENTE. RESTERA LE PLUS PUR SYMBOLE DES QUALITÉS DE LA RACE : TÉNACITÉ INDOMPTABLE, ÉNERGIE FAROUCHE, COURAGE SUBLIME. ANIMÉ DE LA FOI LA PLUS INÉBRANLABLE DANS LA VICTOIRE, IL LÉGUE AU SOLDAT FRANÇAIS UN SOUVENIR IMPÉRISSABLE QUI EXALTERA L'ESPRIT DE SACRIFICE ET PROVOQUERA LES PLUS NOBLES ÉMULSIONS.

(Ordre du 16 Octobre 1917.)

VIVE
LA
NATION

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ À LA ZONE DES ARMÉES

B.N.

Les Combats des Flandres et de l'Aisne

NOTRE MÉTHODE OFFENSIVE

Nous venons de remporter au nord de l'Aisne une victoire de la plus haute importance. L'ensemble des positions qui, en septembre 1914, avaient arrêté la poursuite des vainqueurs de la Marne, puis, en avril 1917, n'avaient pu être qu'ébréchées par notre offensive de printemps, est maintenant entre nos mains. Nos troupes bordent le canal de l'Oise à l'Aisne. Les fameuses carrières que les Allemands tenaient pour inexpugnables — dans certaines ils pouvaient abriter jusqu'à mille hommes — ont été écrasées par nos canons lourds. Le massif doublement historique par la campagne de Napoléon, il y a un siècle, et par la grande guerre actuelle, a fini par être enlevé et à nous livrer les vues les plus précieuses sur la plaine de Laon.

Dans le même temps, dans les Flandres, Français et Anglais ébranlaient profondément le front ennemi par des coups répétés, à intervalles de plus en plus courts. L'offensive prise par eux, le 26 octobre, était la dixième dans le secteur d'Ypres, depuis le 31 juillet, en ce qui concerne les troupes britanniques, et la cinquième pour les Français.

Ces événements peuvent entraîner des conséquences stratégiques considérables. Mais il est un autre point de vue duquel il convient de les envisager : ils fixent définitivement la méthode offensive que l'expérience de la guerre a fait adopter, en pleine communauté de vues, au commandement français comme au commandement britannique.

Cette doctrine peut se définir de la sorte : point de tentative de percée, comme on

empêcha l'admirable élan de nos fantassins de produire la totalité des résultats attendus.

Mais, sous l'impulsion du général Pétain, la règle des offensives, concentrées sur un front relativement étroit, est aujourd'hui strictement observée. C'est sur trois, cinq ou dix kilomètres que nous attaquons. Nous restreignons notre effort en étendue comme nous limitons nos objectifs en profondeur. Nous donnons ainsi à notre action une intensité devant laquelle la résistance la plus opiniâtre de l'ennemi est contrainte de céder.

Les avantages de cette stratégie sont évidents : le succès peut être escompté à coup sûr ; il n'y a plus d'aventure à courir ; les vies humaines sont épargnées dans la mesure du possible et les pertes réduites au minimum ; l'infanterie s'arrête sur les emplacements définis d'avance et non au hasard de la bataille, c'est-à-dire, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, sur des positions éminemment défavorables.

Cette conception de l'offensive n'exclut ni la manœuvre ni la surprise. Mais il ne s'agit plus de faire irruption en un point inattendu d'une force enveloppante, comme sous la guerre d'autrefois. La manœuvre actuelle se fait à coups de canon. Elle consiste à attaquer l'ennemi sur différents points du front avec l'intégralité des moyens nécessaires.

La victoire ne naît plus, comme jadis, d'une soudaine inspiration de génie sur le champ de bataille.

Elle est le fruit d'une longue patience et d'une préparation minutieuse. B.P.

LE TROISIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

VOTÉ A L'UNANIMITÉ PAR LE PARLEMENT

M. KLOTZ, ministre des finances, a déposé le 25 octobre dernier, sur le bureau de la Chambre des députés, un projet de loi l'autorisant à émettre un emprunt en rentes permanentes. Ce sera le troisième de nos grands emprunts de la Défense nationale.

Le projet, légèrement modifié par la commission du budget, en complet accord avec le Gouvernement, a été adopté, le 26 octobre, par la Chambre des députés et le Sénat, à l'unanimité, dans les deux Assemblées.

Voici, d'après le JOURNAL OFFICIEL, le discours prononcé au cours de la discussion devant la Chambre, par M. KLOTZ, pour expliquer et commenter les caractères essentiels du nouvel emprunt.

M. le président. La parole est à M. le ministre des finances.

M. le ministre des finances. La Chambre comprendra que je saisisse l'occasion qui m'est présentée d'exposer d'une façon complète le but et le mécanisme de l'opération.

Pourquoi est-il aujourd'hui nécessaire d'effectuer un emprunt?

L'Objet de l'Emprunt.

M. Barthe rappelait que ce sera le troisième emprunt de la Défense nationale. Il importe aujourd'hui — toute la Chambre le reconnaîtra avec moi — de consolider une partie de la dette flottante. Elle atteint très sensiblement, à l'heure actuelle, la somme de 22 milliards.

Si l'objet de l'emprunt est de consolider une partie de cette dette flottante, il tend également à alimenter le Trésor public à l'aide des souscriptions d'argent frais ; elles nous permettront de procéder à des remboursements à la Banque de France et aussi de pourvoir aux dépenses nécessitées par l'état de guerre.

Ces dépenses nécessitées par l'état de guerre ne sont pas toutes d'ordre militaire. Nombre d'entre elles ont le caractère de dépenses de solidarité et ce n'est pas le ministre des finances qui les critique. Au contraire, il est disposé à les accueillir et à demander au pays, en même temps qu'il accomplit son devoir national, d'accomplir aussi son devoir social. (Très bien! très bien!)

Pour cela, il faut des ressources. Les impôts actuels sont manifestement insuffisants, et, au moment même où je vais m'adresser à l'épargne, au petit capitaliste, je tiens à lui dire, en toute loyauté, qu'il sera astreint à payer des impôts plus lourds. Il le sait d'ailleurs, et il le fera avec patriotisme. (Très bien! très bien!)

M. Jacques Stern. C'est d'ailleurs sa garantie.

M. le ministre des finances. Précisément j'accueille avec empressement votre interruption.

Contracter des emprunts et ne pas les gager, ce serait une faute considérable que nous ne commettrons pas, et j'estime, pour ma part, que nous avons le devoir de consolider en même temps que notre dette le service de nos emprunts. (Très bien! très bien!)

C'est là, je crois, une affirmation que le ministre des finances avait le devoir d'apporter.

Ces impôts, j'imagine qu'ils ne provo-

queront, lorsqu'ils seront connus, aucune alarme dans le pays, et j'aurai soin de ne pas attendre le lendemain de l'emprunt pour les faire connaître. Ils vous seront soumis en même temps que le projet de budget de 1918, qu'il est dans mes intentions, vous le savez, de déposer dans la première quinzaine de novembre. (Très bien! très bien!)

Economies nécessaires.

Ainsi, à l'occasion de ce budget, nous pourrons échanger des explications complètes sur la politique financière et fiscale. D'ores et déjà, vous devez vous rendre compte, par l'action que j'ai pu exercer en dehors même de cette encéinte, que j'entends veiller à ce que des économies soient réalisées dans les dépenses publiques. J'ai sur cette matière, envoyé une circulaire dont nous nous sommes déjà entretenus. C'est assurément, pour les administrations publiques, un devoir essentiel que de rechercher les économies. (Applaudissements.)

Mais il est d'autres économies qui ne sont pas moins nécessaires et le pays devrait être pénétré de cette notion. Au point de la guerre où nous sommes arrivés, nul ne doit se laisser entraîner à des dépenses excessives. De l'autre côté de la Manche, on voit le premier ministre se rendre dans les comités privés des économies, en appeler à la nation tout entière. Au moment où, moi aussi, je m'adresse à l'épargne nationale, j'ai le devoir d'exprimer le vœu qu'elle s'accroisse encore, qu'elle se fortifie. (Applaudissements.)

M. Jean Bon. Revisez les marchés !

M. le ministre des finances. Comme je n'ai pas l'intention de faire en réalité un discours et que je me borne à présenter un exposé, je m'abstiendrai de considérations générales plus étendues.

M. Barthe. Et la réforme administrative, la ferez-vous ?

M. le ministre des finances. Certes, vous avez raison. Si nous ne profitons pas de la période de guerre pour effectuer des réformes profondes dans l'administration de ce pays, ce n'est pas à la fin des hostilités, au moment de la paix, alors que tant de problèmes solliciteront notre attention, que nous pourrons utilement le faire, ou alors nous improviserons et ce sera dangereux.

C'est dès maintenant que des réformes de cet ordre doivent être abordées et résolues. (Applaudissements.)

M. Bedouce. Il y a trois ans que l'on nous répète cela ! (Très bien! très bien!) Vous n'êtes pas au ministère depuis trois ans. Cette observation ne vous vise donc pas.

M. le ministre des finances. C'est vrai. Vous savez d'ailleurs que, à ce point de vue, nous avons un sentiment commun.

M. Bedouce. Vous réalisez plus vite que les autres, nous le reconnaissions.

Le type 4 p. 100.

M. le ministre des finances. Je dois maintenant donner à la Chambre les raisons pour lesquelles le Gouvernement s'est arrêté au type 4 p. 100.

Une solution apparaît simple : elle était évidemment celle du moindre effort. Deux emprunts avaient déjà été émis au taux de 5 p. 100 ; ils avaient l'un et l'autre

réussi. Je pouvais être tenté de reprendre une troisième fois la même formule, mais une observation attentive des faits m'en a détourné.

En effet, il y a déjà vingt-sept milliards de rentes 5 p. 100. C'est été en alourdissant le marché, si tant est qu'il existe suffisamment, que d'augmenter encore ce montant. J'ai donc écarté délibérément le 5 p. 100.

D'autres types, d'aspect particulièrement séduisant, semblaient mériter l'attention. On parlait beaucoup et avec une particulière sympathie d'un emprunt à lots.

Je ne veux pas entrer dans le fond du débat, je ne veux pas engager de polémique contre tel ou tel type, mais il me sera permis de dire qu'un emprunt important, sous la forme d'emprunt à lots, pouvait présenter à cette heure quelque inconvénient et que, en tout cas, il était préférable de le réserver pour des opérations auxiliaires du Trésor. Un jour, que j'espère prochain, viendra où, pour reconstituer l'industrie, le commerce, l'agriculture, les chemins, la vie locale de nos malheureux départements envahis, il faudra s'adresser au crédit public : là peut-être cette formule pourra être utilement adoptée. J'ai voulu sur ce point réserver l'avenir et faciliter la tâche de mon successeur. Si je n'ai pas accepté le type 6 p. 100, c'est dans la même pensée et aussi pour qu'en pareille matière, en matière de relèvement du taux de l'intérêt de l'argent, ce ne soit pas l'Etat français qui donne le signal. Si l'Etat avait lui-même consacré le taux nominal de 6 p. 100 pour ses emprunts, à quel taux prêterait-on demain à un commerçant, à un industriel, à un agriculteur ? A quel taux les sociétés industrielles, les compagnies de chemins de fer pourraient-elles placer leurs obligations et leurs emprunts (Applaudissements) à quel taux l'Etat lui-même pourrait-il placer les bons de la Défense nationale, tant en France qu'à l'étranger ? A quel taux, enfin, et cette considération ne vous laissera pas indifférents, les villes, les communes et les départements pourraient-ils emprunter ? Si, un jour, le taux de l'intérêt se relève, l'Etat sera bien obligé de suivre, mais ce n'est pas à lui d'imprimer le mouvement. (Vifs applaudissements.)

J'ai examiné — et je le dis en toute franchise à M. Barthe — la formule du 5 1/2 p. 100 ; c'est une de celles que j'avais retenues, mais il est évident que cette formule, un peu grise en elle-même, un peu hybride comme toutes les formules de demi pour cent, était celle qui eut comporté la première la conversion. Il est non moins évident que lorsqu'on fait appel au public, il faut lui offrir certains avantages. Or venir lui dire aujourd'hui : « Nous vous demandons votre argent, nous vous donnons 5 1/2 p. 100, taux nominal, mais la conversion aura lieu dans un délai plus rapproché que pour les emprunts antérieurs. Il sera naturellement converti avant le 5 p. 100, c'est la logique qui l'impose », ce n'eût pas été une très grande attraction. Il y a une autre objection : un titre 5 1/2 p. 100 aurait dû être émis assez près du pari ; la marge du gain en capital aurait ainsi disparu. C'est pour ces raisons que je ne l'ai pas choisi.

Je demande à M. Barthe de bien vouloir renoncer, comme je l'ai fait moi-même à ce type du 5 1/2 p. 100 et de ne pas maintenir son amendement. Il me comprendra ; il peut

en croire le ministre des finances qui a la lourde responsabilité de l'opération. (Très bien! très bien!)

Avantages substantiels.

Messieurs, je considère en toute sincérité que l'emprunt actuel doit être bien accueilli parce qu'il présente une série d'avantages substantiels. Tout d'abord le taux réel en sera au moins égal au taux réel de l'emprunt précédent. M. Barthe en a précisé le chiffre ; il est plus avancé que moi. Ce chiffre ne sera arrêté que par le décret que j'aurai à prendre dans quelques jours, après le vote du projet par le Parlement. Mais il est certain — sans cela le type actuel ne présenterait pas un intérêt suffisant — que le taux réel sera égal, sinon supérieur à celui du dernier emprunt.

En second lieu, le porteur aura des chances de plus-value en capital, c'est là un des principaux attraits de l'emprunt que je vous présente. Quelle plus belle prime peut-on imaginer que celle d'une augmentation de 20, 30 ou 40 p. 100 de capital pour tous les souscripteurs de demain ? C'est là un avantage infiniment plus précieux que celui même d'un lot qui dépend du hasard. Cette prime sera gagnée non pas aux dépens de l'Etat, mais du fait même que le titre montera à mesure que s'accroîtra la prospérité nationale. (Applaudissements.)

En second lieu, le porteur aura des chances de contenir le germe de l'amortissement futur. (Très bien! très bien!) Un second instrument d'amortissement est créé par une autre innovation — et, là aussi, j'ai suivi l'exemple pratiqué donné par l'Angleterre : le projet admet en libération de l'impôt sur les bénéfices de guerre les titres de rente 4 p. 100, ainsi que les titres de rente 5 p. 100, achetés antérieurement au 24 octobre de cette année. (Très bien! très bien!) Les Anglais sont allés plus loin, en admettant les titres de rente, même pour le paiement de l'impôt sur les successions. Je n'ai pas voulu aller jusque-là. L'impôt sur les bénéfices de guerre est, en effet, une imposition momentanée, exceptionnelle ; au contraire, l'impôt sur les successions est une recette normale et permanente. Il nous faut conserver toutes les ressources de cette nature pour l'équilibre de nos budgets ; c'est pourquoi je n'ai pas cru aujourd'hui, devoir vous proposer d'aller aussi loin en la matière que nos amis d'Angleterre. (Très bien! très bien!)

M. Barthe. Par les banques !

M. le ministre des finances. Mais non, pas par les banques, par tous ceux qui auront le titre, le particulier, l'ouvrier, le commerçant...

M. Jacques Stern. Lisez donc l'histoire financière de notre pays, monsieur Barthe.

M. le ministre des finances. Tous ceux qui souhaiteront réaliseront ce bénéfice au fur et à mesure que la prospérité nationale s'affirmera, au lendemain d'une victoire durable. (Très bien! très bien!) C'est pourquoi j'ai grande confiance dans l'accueil que le public épargnant réservera au type d'emprunt qui lui est présenté. (Très bien! très bien!)

L'Emprunt est limité.

Une autre caractéristique du projet, c'est la limitation de l'emprunt. Je vous parlaïs tout à l'heure de la nécessité d'avoir un marché. La meilleure manière de créer ce marché, de le vivifier, n'est-elle pas de s'abstenir d'une opération grandiose, qui aspire tous les capitaux disponibles ? Vous nous adressez aux Français, vous leur dites : « Faites un effort, apportez-moi tout ce que vous pouvez me donner ». Et le lendemain, qu'arrive-t-il ? Le numéraire disponible a été absorbé, les vendeurs ont besoin de vendre et la contre-partie fait défaut.

Lorsque, au contraire, l'emprunt est limité, soumis à réduction, du numéraire est restitué et vient soit alimenter le marché du titre et provoquer sa hausse, soit alimenter la trésorerie elle-même si, le marché du titre étant suffisamment pourvu, on souscrit des bons ou des obligations.

Ainsi vous créez un marché, vous lui influez de la vie. C'est là le résultat que nous devons rechercher. (Très bien! très bien!) Je suis convaincu que tous les citoyens répondront à notre appel. Hésiter à souscrire — ils le comprendront tous — ce serait retarder la fin de la guerre en ne donnant pas sur-le-champ au pays tous les moyens de vaincre. Mais j'ai confiance. Je compterai sur tous au dehors, comme je compte sur tous ici. Les paroles prononcées par M. Barthe ne m'ont pas surpris et je suis convaincu que c'est à l'unanimité que la Chambre votera tout à l'heure l'ensemble du projet. (Nouveaux applaudissements.)

Messieurs, j'émets, en terminant, un dernier espoir. Que cet emprunt soit l'occasion d'un renouveau d'union sacrée, il aura été doublement bienfaisant. (Vifs applaudissements.)

M. Bedouce. L'orateur, retournant à son banc, est félicité par un grand nombre de ses collègues.

Voilà pourquoi je me suis arrêté au chiffre de 10 milliards.

M. Bedouce. Dix milliards réels ?

M. le ministre des finances. Oui, dix milliards effectifs et non pas en nominal.

De grandes réserves existent dans notre pays. Le total des bons et obligations, auquel je faisais allusion tout à l'heure, est — je me rappelle le chiffre — de 22 milliards et demi. D'autre part, le montant des billets en circulation a augmenté, en un an, de 5 milliards. Il s'élève aujourd'hui à 21 milliards 680 millions. Cette abondance de nos ressources est en outre attestée par le montant des dépôts en banque au 30 juin 1914 : un mois avant la guerre, il était de 5 milliards 415 millions. A combien s'élève-t-il aujourd'hui ? A 5 milliards 257 millions.

Sans doute, il n'y avait pas eu la guerre, l'accroissement de l'épargne eût-il dû se traduire dans le montant des dépôts. Mais, lorsque je rapproche le chiffre actuel du chiffre de 1914, je vois que le total actuel ne comprend pas les sommes qui auraient pu être déposées par de grands industriels, des capitalistes importants des départements du Nord et de l'Est qui ne comptent pas parmi les plus pauvres, mais parmi les plus travailleurs et les plus épargnantes ; les deux facteurs peuvent donc se compenser l'un l'autre et j'ai le droit de dire, en constatant que le chiffre des dépôts en banque au 30 juin 1917 s'élève à 5,257 millions, qu'il y a fond équivalence entre les dépôts d'avant la guerre et ceux d'aujourd'hui.

Messieurs, je suis convaincu que le pays n'écouterait pas seulement la voix de l'intérêt personnel. (Très bien! très bien!) Il sera guidé par la raison, qui commande un effort collectif. (Très bien! très bien!) Il faut assurer la victoire. (Très bien! très bien!) Pour que cette victoire apparaisse le plus tôt possible au ciel de France, pour qu'elle vienne couronner les efforts de nos soldats, nous sommes assurés du concours militaire, économique et financier des Etats-Unis. (Très bien! très bien!) Il me sera permis, au moment où je fais appel au crédit de mon pays, d'adresser l'hommage de la nation française au président Wilson et à la généreuse démocratie d'Amérique. (Vifs applaudissements.)

Oui, c'est là, depuis notre deuxième emprunt, un fait nouveau, décisif.

Sous les auspices de la Victoire.

Il est un fait plus récent qui comptera aussi et qui peut, à la troisième année de la guerre, donner au pays une confiance plus grande encore : c'est la victoire de nos armes au Chemin-des-Dames ! (Vifs applaudissements.) C'est sous les auspices de cette victoire que le ministre des finances met aujourd'hui son emprunt. (Très bien! très bien!) La victoire d'hier lui portera bonheur. (Applaudissements.)

Je suis convaincu que tous les citoyens répondront à notre appel. Hésiter à souscrire — ils le comprendront tous — ce serait retarder la fin de la guerre en ne donnant pas sur-le-champ au pays tous les moyens de vaincre. Mais j'ai confiance. Je compterai sur tous ici. Les paroles prononcées par M. Barthe ne m'ont pas surpris et je suis convaincu que c'est à l'unanimité que la Chambre votera tout à l'heure l'ensemble du projet. (Nouveaux applaudissements.)

Messieurs, j'émets, en terminant, un dernier espoir. Que cet emprunt soit l'occasion d'un renouveau d'union sacrée, il aura été doublement bienfaisant. (Vifs applaudissements.)

M. Bedouce. L'orateur, retournant à son banc, est félicité par un grand nombre de ses collègues.

DES VERS

LA LITANIE *

POUR LES ÉCRIVAINS
--- TOMBÉS A L'ENNEMI ---

Jour des Morts 1917 * DES LETTRES

ALAIN-FOURNIER, Charles DUMAS,
Louis CODET, GAUTHIER-FERRIERE,
Toi, DROUOT, qui ne faillis pas
A ta belle race guerrière;
PÉGUY, d'avance militaire
Par ta prose qui marche au pas;
Vous, les deux PSICHARI, soldats,
Chargés du songe héritaire;
André FERNET, rêveur austère
Qui volais hardi comme un as;
DES RIEUX à qui Moréas
Parle en l'éternelle Cythère;
Jean-Marc BERNARD, guépe en pourchas,
Petite abeille pamphlétaire;
Vous aux yeux bleus pleins de lumière,
Sang de maréchaux, blond d'HUMIÈRE;
Et vous tous qui ne croyez pas
Au signe divin de la guerre,
Mais que l'on vit pourtant là-bas
Surpasser les plus fiers soldats,
BONNEFF, CHALOPIN, SEMANAZ;
Charles MULLER, gai sagittaire,
Arrière-neveu de Voltaire,
Toi qui mourus « à la manière »
D'Henri Regnault ou de d'Assas;
MASSON, grave universitaire
Qui travailliez en pleins combats;
PERGAUD qui pourrissez là-bas,
Loque flottante et déliteuse—
Accrochée aux fils de fer ras;
Albert MALET, vieux volontaire
Qui voulut périr pour la terre
Dont il illustrat pas à pas
L'histoire d'un haut commentaire;
Toi, DE LA SALLE, mort hélas!
Comme tu vécus, solitaire;
CLERMONT, pur, fin, confidentaire,
Né pour disséquer l'adultère
Ou bien de muets célibataires
En romans clos pleins de mystère,
Et qui dormez, criblé d'éclats,
Votre bouche pleine de terre;
Emile HAYEM, brun mousquetaire
Dont on comprend trop tard, hélas!
La GARDE AU RHIN testamentaire;
CASIMIR-PERIER que ton père,
Sous sa médaille militaire,
A reconnu pour sien là-bas,
De l'autre côté de la terre,
BENGOECHEA des pampas,
Venu de la rive étrangère
Gagner chez nous la fourragère;

Et toi, DESPAX, mon jeune frère,
Ami des soirs et des lilas,
Que Guérin, mort trop tôt naguère,
A dû serrer entre ses bras;
Et ROLMER, si peu fait, hélas!
Pour aller mourir à la guerre,
Assassiné près d'un cratère
A Douaumont blanc de verglas;

— Et vous, vous aussi — pourquoi pas? —
Les morts par accident, là-bas,
LAFON, ACKER, au vain trépas,
Tombés au fond d'une carrière,
Écrasés contre une barrière,
Ou bien gisants sur des grabats,
Dans quelque hôpital sans lumière,
Parmi l'âcre odeur délétère
Qu'accroissent les grossiers tabacs...
Tant d'autres que j'oublie, hélas!
Ah! que de morts à chaque pas!
Sonnez le glas! sonnez le glas!

— Tous, tous, ils aimaien, quand la terre
S'endort la nuit sous les cieux las
Et que seule brûle ici-bas
L'âme, cette veilleuse altière,
Ils aimaien s'enfermer, se taire,
Prendre un livre où leur pensée erre,
Se remettre au vieux caneyas,
Et polir d'un effort sévère
La phrase dont on ne sort pas
Dans le beau labeur solitaire...
Eux, les songeurs nerveux et las,
Les lisœurs couchés des sofas,
Ils ont su mourir en soldats,
O gloire pour leur moindre frère!
Mais par tant et tant de trépas
Combien l'esprit français s'altère,
Que de mots qu'on ne dira pas!

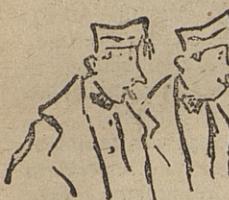
— Ah! peut-être pour que la pierre
Obscure, aveugle, élémentaire,
Soit mieux qu'une inerte matière,
Pour que l'informe champ de Pierre
Devienne une chair au contraire
Où, sang de la France, tu bats,
Ah! peut-être faut-il, qu'hélas!
D'âge en âge, troupe trop chère,
Ceux dont la Patrie est si fière,
Les rêveurs aillent par grands tas
Nourrir de leurs cerveaux la terre!

FERNAND GREGH.



LES ALLIÉS A PARIS

Impressions d'un Permissionnaire



Muni de l'indispensable permission rose — couleur des pensées de son heureux titulaire — je suis allé passer mes dix jours à Paris.
Les camarades m'ont dit, au départ:

— Tu nous raconteras ce que tu as vu, à Paname...

Eh bien, j'en ai vu de toutes les couleurs: des Anglais et des Belges en khaki; des Italiens en vert (et contre tous); des Portugais en gris (ce qui ne les empêche pas d'être gais); des Russes en khaki; des Américains en khaki; des Serbes en gris-vert; des Français en bleu-horizon, en bleu Nattier, en noir, en khaki, voire en pantalon garnance. J'en ai même rencontré un en violet: il portait un formidable ruban avec des palmes académiques.

Il y a des gens qui disent:

— La guerre est terne...
Moi, je trouve qu'elle ressemble à l'arc-en-ciel.

Et qu'est-ce qu'il y a de plus joli qu'un arc-en-ciel? L'arc-en-ciel, c'est le signe que l'orage est près de finir, que le soleil l'emporte sur les nuages, c'est le premier pré-sage de la prochaine victoire de la lumière.

J'ai regardé avec plaisir mes camarades de l'arc-en-ciel. D'ailleurs, j'ai toujours aimé à voir des uniformes...
Dans mon secteur, on n'en voit qu'un, et c'est celui que je porte. A Paris, on les voit tous, et c'est comme un bouquet de fleurs.

Mais ceux des soldats alliés qui m'ont le plus étonné, ce sont les Écossais. Il est un peu tard, me direz-vous, pour découvrir les Écossais!

Si vous voulez, mais leur petite jupe si bien plissée continue bien à les dévoiler jusqu'au-dessus des genoux... C'est précisément la jupe à la mode: le grand chic nous vient toujours d'outre-Manche!



Les Écossais sont de fameux poilus (ils ne s'en cachent pas) et j'ai comme une idée que les Boches, après avoir subi leurs foudroyants assauts, doivent dire en se frottant les côtes :

— Du côté de la jupe est la toute puissance!

J'aurais bien voulu rencontrer, je l'avoue, une cantinière écossaise.

Probablement, c'est elle qui porte les culottes!...

A Paris, ces poilus — qui sont de tout poil — ont organisé comme qui dirait une « Société des Nations » qui me paraît fonctionner très gentiment.

C'est une très bonne Société composée uniquement de nations honorables. On est là comme en famille, bien que, le plus souvent, on ne puisse pas se comprendre.

Tout de même, il y a des terrains — sans parler de ceux où la seule langue employée est celle du canon — il y a des terrains où les Alliés s'entendent très bien.

Un soldat belge avec lequel je bavardais m'a servi d'interprète auprès d'un Portugais qui a bien voulu traduire ce que je disais à un Espagnol, lequel, en remontant la chaîne, m'a servi de truchement pour converser avec un Italien, lequel me mit en rapport avec un Anglais et un Américain; ce dernier connaissait le russe, ce qui lui a permis de demander à un Cosaque de prier un Polonais de vouloir bien venir prendre quelque chose avec nous, en transmettant cette invitation à un Serbe.

Oh! ma tête!...

Et bien, une fois au café, nous nous sommes parfaitement compris.

— Pinard? demandai-je.

Tous les Alliés avaient saisi.

— Yes! dirent l'Anglais et l'Américain.

— Si! répondirent l'Italien, l'Espagnol et le Portugais.

— Da! acquiesça le Russe.

Je ne me souviens pas de la réponse du Serbe et du Polonais, mais elle était pareillement favorable.

Et, tous en chœur, nous bûmes, à la victoire, du bon vin de France.

CÉLESTIN VOITEL,

Permissionnaire du front.



(Dessins de CARLOS REYMOND.)

DAGES D'HIER
— ET —
D'AUJOURD'HUI

... COMMENT H.-G. WELLS ... AVAIT PRÉVU CETTE GUERRE

H.-G. Wells, le grand romancier anglais, a publié, plusieurs années avant cette guerre, un livre intitulé *ANTICIPATIONS* dans lequel nous trouvons ces lignes prophétiques :

La guerre prochaine n'aura probablement aucun point de ressemblance avec l'ancien système.

La révolution qui se prépare dans les méthodes stratégiques, et qui les transformera entièrement, est marquée tout d'abord par une augmentation constante de la portée et de l'efficacité des armes à feu, fusils et canons et plus particulièrement du fusil.

Le fusil, d'ustensile imparfait que le premier rustre venu apprend à manier en une demi-journée, se perfectionne continuellement et devient un mécanisme très compliqué, aisément détraqué et mésusé, mais qui acquiert une valeur extraordinaire entre les mains d'hommes de courage et de noble et haute intelligence. Le perfectionnement même du fusil, en tant qu'instrument mécanique, n'est sans doute pas encore achevé. On peut se l'imaginer, à l'avenir, pourvu de mires télescopiques à fil croisé, dont la mise au point, corrigée par l'emploi ingénieux de quelque matière hygroscopique, pourrait déterminer la portée et assurer la visée jusqu'à quinze cents ou deux mille mètres. Le fusil prendra aussi certains caractères de la mitrailleuse. Il sera très probablement, avec ses munitions et son équipement, suspendu sur des roues légères comme celles de la bicyclette.

Munis d'un pareil engin, et grâce à la poudre sans fumée, deux ou trois pointeurs, dissimulés dans un abri soigneusement choisi, se rendraient pratiquement invisibles et pourraient surprendre, arrêter et détruire un ennemi même fort nombreux.

S'ils s'abritaient dans des casemates ou des retranchements souterrains, il n'y aurait moyen de les déloger que par une attaque faite à la faveur de la nuit ou sous la protection de nuages de fumée produits par des obus. Quelques centaines de ces pointeurs pourraient se rendre maîtres effectivement d'une vaste étendue de terrain, et quelques milliers suffiraient à défendre toute une frontière. Une simple poignée de ces soldats arrêterait les colonnes les plus nombreuses ou protégerait la déroute la plus affolée.

Chez les peuples qui ont perfectionné l'art de la guerre, les anciennes avalanches de cavalerie seront supprimées et la lutte s'ouvrira entre eux par un vaste duel, tout au long de la frontière, entre des groupes de tireurs habiles continuellement relevés et renforcés. Il est fort possible qu'il n'y ait pendant quelque temps, d'un côté comme de l'autre, aucune armée proprement dite, aucun engagement général dirigé par un grand capitaine ayant le commandement suprême du champ de bataille.

Mais quelque part, loin en arrière, l'organisateur principal se tiendra au centre téléphonique de son front de combat; il enverra ci des renforts, là des ravitaillements, et il

H.-G. Wells a aussi prévu la guerre aérienne :

Une fois la suprématie des airs obtenue par l'un des deux belligérants, la guerre ne

surveillera attentivement la poussée incessante et acharnée qui cherchera à venir à bout de sa résistance. Derrière cette ligne de tir, et pendant qu'elle soutiendra le premier choc, une vaste étendue de pays sera déblayée et transformée pour les besoins de la guerre; d'énormes machines seront mises en œuvre pour faire une seconde, une troisième, une quatrième ligne de retranchements prêts à être utilisés si la première est forcée; des pistes transversales seront établies que parcourront des cyclistes perpétuellement en alerte pour secourir les points qui flétrissent; et, par les grandes routes spéciales réservées au trafic automobile, d'énormes canons à longue portée arriveront en hâte. On aura recours, pour l'emploi efficace de ces canons, à des ballons captifs montant et descendant incessamment et étudiant la distribution des forces ennemis; on pourra ainsi diriger sur les engins et les renforts ennemis, derrière la ligne combat, le feu des grands canons aisément mobiles, parer aux plans nocturnes de l'adversaire et chercher le point faible dans sa tactique et sa stratégie d'un bout à l'autre de sa ligne sinuose d'attaque.

Il est évident que les méthodes de guerre que cette inévitable précision d'artillerie et des armes à feu portatives imposera à l'humanité deviendront dans leur ensemble de moins en moins dramatiques; ce sera de plus en plus une poussée monstrueuse de deux peuples l'un contre l'autre.

Au lieu du général en chef cavalcant sur son destrier et contemplant ses régiments qui marchent à la gloire ou à la mort, il faudra un état-major composé d'hommes travaillant simplement et sans arrêt pour que le front de résistance ne soit pas rompu.

Au lieu de jeunes gens plus ou moins armés et mal préparés, marchant par centaines de mille au combat, gamins stupides, sentimentaux, dangereux et futile, il y aura des milliers d'hommes faits, en possession de toutes leurs facultés, qu'ils appliqueront à leur tâche; au lieu de bataillons et d'escadrons lancés à la charge pour fournir une copieuse moisson de cadavres, on verra des centaines de petits combats de tirailleurs, disputés pied à pied: ici une pointe en avant, là une surprise nocturne, le scintillement affaibli et sinistre des baïonnettes dans la nuit, ou bien, grâce à la brillante inspiration d'un chef, une grêle soudaine d'obus tombant, par delà les collines et forêts, sur des masses d'hommes imprudemment exposées. Sur une étendue large de douze à quinze kilomètres, de chaque côté des lignes de combat, — dont le feu sans doute ne cessera jamais entièrement tant que durera la guerre, — les hommes vivront et dormiront sous la perpétuelle menace d'une mort inattendue.

Sous la protection d'une avant-garde aérienne, l'ennemi avancera partout. Des machines de combat, cuirassées et roulantes, joueront peut-être ici un rôle considérable. La longue ligne de tireurs vaincus sera refoulée, assommée et obligée de se rendre, ou sera rompue et réduite aux abois. A mesure que, de semaine en semaine, la supériorité de l'offensive deviendra plus évidente, ses attaques et ses assauts seront plus audacieux et plus décisifs.

L'armée des vaincus remerciera le ciel s'il se produit inopinément une tempête impitoyable, avec des éclairs, du tonnerre, de la pluie, une perturbation des éléments qui fera, pendant un moment, remonter le plateau de la balance.

Sous des averses diluviales ou des brouillards intenses, les vainqueurs seront contraints de s'arrêter, de rester aux aguets et aux écoutes, de s'impatienter et de s'énerver, tandis que les troupes vaincues, boueuses et désespérées, trépignant dans les flaques d'eau, s'avanceront dans les ténèbres et l'orage recevant en pleine figure des rafales de pluie ou de neige, mais bénissant l'éternelle sauvagerie de la nature qui bouleverse les plans les mieux combinés des hommes et donne aux imprévoyants une dernière chance de regagner ce qu'ils ont perdu, ou de mourir.

H. G. WELLS.

L'ÉTERNEL FÉMININ





LES TROIS VOYAGES DU KAISER

Pour la troisième fois dans les trente années de son règne, le kaiser vient de visiter Constantinople. Jamais prince n'a subi à un tel degré la fascination de l'Orient. Très curieux phénomène d'atavisme. Avec ses indécisions et ses brutalités, son mélange de réalisme et de mysticisme, son cabotinage invétéré et ses ambitions de mégalo manie exaltée, le tempérament de Guillaume II est aussi peu européen que possible. Le drame que nous vivons est-il autre chose qu'une page de la barbarie à la Tamerlan, insérée violemment entre deux feuillets du grand livre de la civilisation? L'homme subit l'attraction fatale de ses origines. Guillaume II s'est senti inévitablement attiré vers l'Asie où il a vu tout d'abord s'éveiller d'immenses espoirs, où il a cru sauver l'encens du triomphe absolu, et où il vient de tâcher de sauver les débris du naufrage. Aurore, épanouissement, déclin d'un grand rêve, les trois voyages de Guillaume II évoquent dans un raccourci saisissons les étapes décisives de la formidable aventure.

Le premier acte se passe en novembre 1889. Guillaume II vient de monter sur le trône avec cette ardeur trépidante, et cette passion de la mise en scène qui faisaient pressentir aux spectateurs des débuts du règne la crise dont la préparation allait prendre un quart de siècle. Un des premiers actes du jeune souverain a été de marier sa sœur au prince héritier de Grèce. La combinaison est déjà grosse de souvenirs et d'arrière-pensées. Quel bizarre établissement pour une princesse Hohenzollern qu'un trône incertain au fin fond des Balkans! Mais le descendant de Frédéric II a des lettres et connaît mieux encore l'histoire et la géographie.

Il a déjà conçu le projet de renouer les traditions de la Grèce antique et de mettre au service du germanisme la citadelle avancée de la Méditerranée orientale.

La combinaison semblait, à première vue, exclure la carte ottomane. Jouer à la fois l'atout grec et l'atout turc était presque une gageure. Guillaume II n'a pas hésité un instant à risquer le double jeu. C'est au lendemain même des noces de sa sœur avec le diadoque Constantin, qu'il fait son entrée dans le Bosphore à la tête de tout ce qu'il a pu trouver de bateaux dans l'hé-

ritage de prédécesseurs peu enclins aux risques de la mer. Que doit penser Bismarck qui sent déjà venir l'heure de la disgrâce? Le chancelier de fer n'a-t-il pas déclaré que « la Turquie ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien! » Ainsi nous prenons sur le vif l'opposition fondamentale entre le système de domination continentale qui a établi la puissance germanique et les chimères d'expansion mondiale qui vont préparer sa ruine.

A Constantinople, Guillaume II prodigue les séductions et les effets de théâtre. Les vieilles gens de Pétra n'ont pas oublié ses poses, ses déguisements, ses discours. Extraordinaire alliage de puérilité et de sens pratique. Tactique en somme point maladroite, puisqu'un esprit aussi roué que celui d'Abdul-Hamid devrait s'y laisser prendre. Le chien galeux, habitué à ne recevoir que des coups, s'emprète à la main qui le flâne, sans s'apercevoir que cette main lui passe prestement la laisse au cou. Voilà toute l'histoire du premier voyage de Guillaume à Constantinople.

Quand le jeune kaiser s'éloigne, remerciant ses hôtes « d'un séjour semblable à un rêve rendu paradisiaque par l'hospitalité la plus généreuse », il emporte une alliance virtuelle, un projet de réorganisation de l'armée et d'expansion commerciale. Les jalons sont posés.

Dix années passent. Le double jeu oriental n'a pas été tout seul. Il a fallu sacrifier provisoirement la carte grecque pour mieux exploiter l'atout ottoman. Guillaume II l'a fait avec une entière absence de scrupules et aussi, il faut le dire, avec une profonde connaissance de la psychologie orientale. On a pu reprocher aux Allemands, et avec raison, de n'avoir rien compris à la mentalité des occidentaux. Il faut reconnaître qu'ils ont pris leur revanche dans l'autre hémisphère. Là ils ont des arguments irrésistibles.

L'empereur allemand n'a pas donc hésité à faire battre la Grèce par une armée turque sous les ordres d'instructeurs allemands. Il a poussé l'impudence jusqu'à aller à Constantinople au lendemain de la déroute de Larissa, féliciter les vainqueurs de son illustre beau-frère.

L'éphémère succès de Kut a été suivi de la magnifique revanche du général Maude.

Les Anglais sont à Bagdad et aux portes de la Palestine. Les Arabes se révoltent, les Lieux Saints de l'Islam perdus, le peuple aux prises avec une effroyable misère.

C'est dans ce cadre tragique que Guillaume II a fait son troisième voyage à Constantinople. Sous la garde des janissaires, il est venu tenter de galvaniser les énergies, exalter les courages. Quelles réflexions a-t-il dû faire en retrouvant les lieux où les mirages de l'Orient séduisirent son imagination, préparant pour son peuple et sa dynastie la plus grande catastrophe qu'enregistrent les annales de l'Humanité.

Saint-Brice.

eur allemand ». Défenseur de la Croix et protecteur de l'Islam, Guillaume II n'a pas senti l'opposition irréductible de ces deux rôles.

François I^e, traitant avec Soliman, avait fait la même politique, mais avec une autre allure. Il est vrai que la France a mis des siècles à développer par un lent travail de patience son influence en Orient. L'Allemand voulait brûler les étapes. Déjà il avait conçu le projet de réaliser par le rail la main-mise germanique sur la Turquie d'Asie.

Le second voyage du kaiser à Constantinople a vu naître le projet du chemin de fer de Bagdad d'où est sortie la guerre. Ce projet était en effet une menace directe contre les établissements anglais de l'Inde. Il mettait en pleine lumière les projets d'expansion allemande. Il était la démonstration des méthodes et des ambitions du panthéisme, qui devaient fatallement un jour se heurter à la résistance des puissances menacées par la brusque rupture de l'équilibre mondial.

Le poilu qui panse n'a pas le temps de penser. Voulez-vous des nouvelles de la guerre? Adresses-vous aux civils.

Un bourreau de crâne : Lamartine.
« Le soir ramène le silence... !!!

UN ANCIEN DE LA LIAISON DU 11/81.

Prouver qu'on aime n'est pas toujours facile. BENJAMIN.

Les « penseurs » du Bulletin des Armées feraien bien de s'inspirer du Penseur de Rodin. Qu'ils fassent comme lui: qu'ils se mettent le poing dans la bouche, ils diront moins de sottises.

CL. DUPUIS.

La peur n'est rien; la peur d'avoir peur, c'est bien plus terrible. M. TURON.

Trois rondins sont comme les enfants, ils jouent à la première occasion. ET. HODENT.

Dans la société, le plus dur pour le sage est de dévoir son salut à la modération de tous.

Défions-nous des gens qui, pour l'âpre critique, parlent inconsidérément, et pour le bien se ferment dans un mutisme obstiné.

BLANCHET.

Les plus belles pensées sont celles qui ne sont jamais écrites.

Démocrate riait de tout; Héraclite sur tout, versait des larmes; la vraie sagesse serait peut-être de sourire.

E. L.

PASCASE.

Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. CACOUS.

Soit du Nord, de l'Est, de l'Ouest ou du Midi, quand la France t'appelle, c'est pour venir sur le même point.

P. CARTIER.

Prendre femme à la légère c'est vouloir cueillir une fleur les yeux fermés.

Le lys qu'on croit posséder n'est très souvent qu'un vulgaire pissenlit.

JOHN'S.

La vie est une sottise que la mort répare.

FERNAND R.

La soldat est un grand enfant; il est indispensable qu'il ait des marraîches.

Lieutenant GABRIEL A.

Avant de commander, mettez-vous toujours à la place de celui qui reçoit votre commandement.

HENRY FAILLE.

L'homme demande simplement qu'on l'aime; la femme veut qu'on la préfère.

UN L'ISLOIS.

Il est plus facile de faire des maximes que de les suivre. L'élaboration d'une maxime ne demande qu'un petit effort d'intelligence et son application demande parfois toute une vie.

E. L.

Il est de la conscience des individus comme des abris mis à la disposition des poilus. Les uns sont recouverts d'une mauvaise planche, les autres sont à l'épreuve d'un 210.

H. C.

La démangeaison d'avoir de l'esprit et de mériter le titre de « penseur » fait écrire des chefs-d'œuvre de sottises.

HENRY DHERS.

Une âme sans énergie est comme une maison publique, le rendez-vous de tous les vices.

MURICE HOG.

Taire la vérité, c'est mentir.

MAX HIRNE.

CONCOURS DU PENSEUR

MAXIMES ET PENSÉES DU FRONT

La réflexion d'un imbécile peut parfois nous empêcher de faire une bêtise.

Nous nous effrayons souvent du danger lorsqu'il est passé.

L. L.

En réponse à la pensée de G. M. Stévenot Gosset.

La plus grande douleur pour un artiste méconnu, au moment de sa mort, n'est certainement pas de rester incompris mais de perdre la vie.

LE MOHICAN.

Si la France était née d'hier, je l'aimerais avec moins de ferveur.

LE MARSOUIN.

Les réseaux de fils de fer sont comme les circulaires: toujours embrouillés.

UN RALEUR.

Trois catégories de gens dans le monde: ceux qui ne comprennent pas la vie, ceux qui la comprennent à leur manière, ceux qui la comprennent trop.

Il est des aveux qui ne doivent jamais effrayer les lèvres mais être faits par les yeux: les plus troublantes paroles sont celles que l'on ne prononce jamais.

MAURICE DEVAL.

Les plus belles pensées sont celles qui ne sont jamais écrites.

MARCEL PARDES.

Pour un permissionnaire il n'est pas de voix plus captivante que... la voix du chemin de fer.

BOULOTTING-CAR.

Une pensée isolée peut être juste, elle ne sera jamais admirable. Toutes les pensées d'un auteur sont comme les chapitres d'un même roman, elles se complètent les unes les autres et aident à leur mutuelle compréhension.

G. G.

C'est ce qu'on ignore qui fait parfois passer les autres pour ignorants.

BRUCHON.

La confiance n'exclut pas le contrôle.

HENRI FLAMENC.

Scier son bois soi-même c'est se réchauffer deux fois.

Sapeur BELVAL.

Il faut aimer pour vivre et vivre pour aimer.

J.-L.-M. BONNEAULT.

La guerre n'est gloire que pour peu; elle est souffrance pour beaucoup, mais pour tous elle est devoir.

E. L.

La carrière militaire est une véritable religion dont l'officier est le prêtre.

E. L.

L'homme qui agit sans réfléchir ressemble au chasseur qui tire sans viser.

ALBERT AZAN.

Un soldat n'attend pas l'occasion, il va à sa recherche.

Un acte de bravoure peut quelquefois être le résultat de la peur.

Sergeant VÉNÉZILOS.

La prestance favorise toujours la considération.

MURICE HOG.

Il n'y a que le sapeur que l'on juge à la mine.

FRITZI.



Le Penseur du génie...

Récréation du Poilu

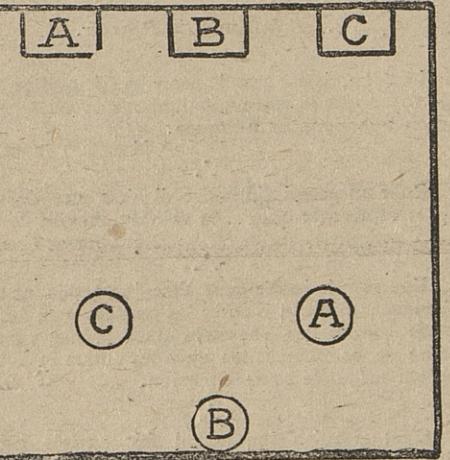
'OIXANTE-DIX-HUITIÈME CONCOURS

Question n° 564. — Fantaisie sur l'anagramme (M. LANNIER) :

A chacun des mots suivants : AIR — TOT — AUN — SECS — SATIN — RENÉ — MARIE — NATURE — CRUR — SOMMET — CARCEL — RÉSINES — RASSES ; ajoutez un nom de parent ou de parente : cousin, tante, etc., et former par anagramme treize mots signifiant, dans l'ordre : Prénom féminin — Oublier — Prénom masculin — Héritage — Elles ne s'en vont pas une miette — Arbres fruitiers — Corps de soldats — Mettre en barrique — Terme d'actualité visant les effectifs — Accidentés — Recevra chez lui — Telle position peut l'être — Dont on a absolument besoin.

Les lettres initiales de ces treize mots nouveaux, lues dans l'ordre, donneront un quatorzième parent.

Question n° 565. — Les voisins en bisbille votant :



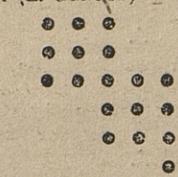
Trois voisins (rectangles A, B, C), habitant un même terrain entouré complètement de murs, sont brouillés à mort et évitent tout contact. Ils disposent, chacun, d'une fontaine (cercles (A, B, C)) incommodément située comme on peut le voir ci-dessus.

Cependant, chacun d'eux a trouvé le moyen, pour aller chercher de l'eau, de se tracer un sentier particulier qui ne croise à aucun endroit ceux de ses ennemis.

Nous demandons aux poilus de tracer ces trois voies sans, bien entendu, sortir de l'enclos.

Ne pas nous envoyer les réponses sur la feuille du BULLETIN. Tout concurrent peut, en quelques coups de crayon, reproduire le croquis et indiquer la solution.

Question n° 566. — Mots carrés syllabiques en escalier (E. GENOUX) :

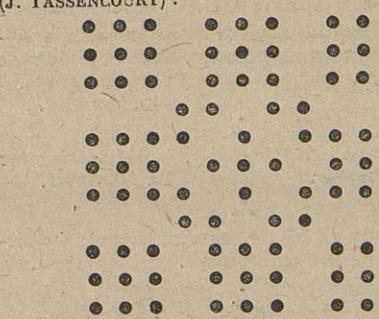


Horizontalement et verticalement :

Aliment — On y est généralement fort bien — Comédie musicale — Amie du poilu — Sys-

tème politique — Capitale d'un Etat d'Europe — Célèbre par ses infortunes conjugales... autres fois.

Question n° 567. — Carré ajouré syllabique (J. TASSENCOURT) :



Horizontalement et verticalement :

Voiture — Tressera — Récifa

Grand musicien italien — Nettoya à nouveau — Babiller

Qui a rapport à la vieillesse — Action de mettre propre — Appartient en propre

Tout ce qui se fait — Plante potagère

Rapport des termes réciproques — Possessif — Excroissance d'une plante

Enleva une couleur — Discours médisant — Un des États-Unis d'Amérique

Causerie de la destruction — Note — Sera en colère

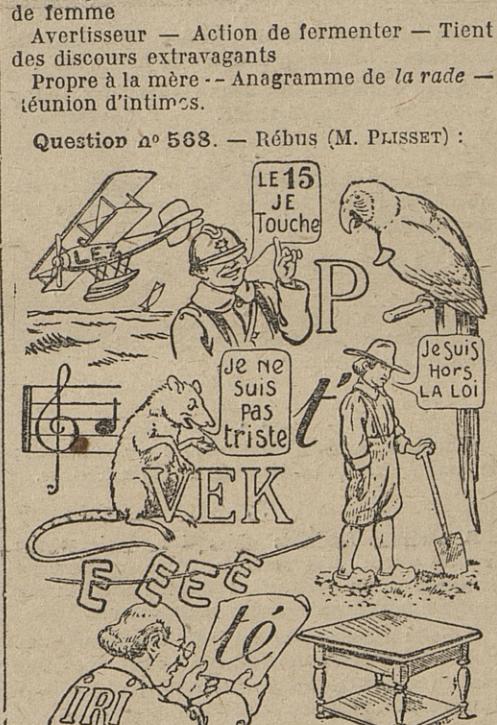
Habilé — Signature au dos d'un billet à ordre

Nettoyer un métal — Trompera — Vêtement de femme

Averlisseur — Action de fermenter — Tient des discours extravagants

Propre à la mère — Anagramme de la rade — Réunion d'intimes.

Question n° 568. — Rêbus (M. PLISSET) :



Question n° 569. — Charades fantaisistes groupées (M. LANNIER) :

Étant donné les seize mots suivants : MA — MÈRE — RIT — ET — DIT — A — MI — MOT — PAS — NI — NORD — EUT — THÉ — THIÉ — SERRE — HEIN, reconstruire quatre charades à quatre termes chacune, le son seul entrant en jeu. Les seconds termes de ces charades, placés en bon

ordre, donneront une autre charade à quatre termes. Ces cinq mots à reconstituer sont des substantifs.

Question n° 570. — Acrostiche double (A. SOULAISSCHAMP) :

Trouver huit mots de cinq lettres :

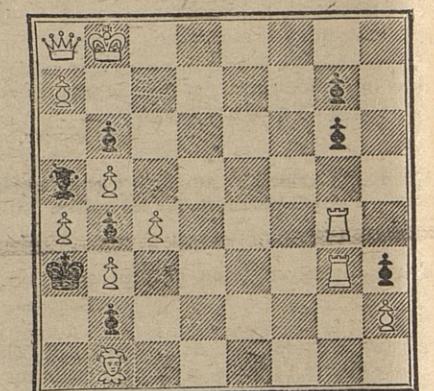
Infiniment petit — Capitale — Ville du Maroc — Fleuve d'Italie — Département français — Attaquer par la base — Dans le dessin — Lieu réduite.

Placer ces mots dans l'ordre voulu pour former, avec leurs initiales, le nom d'une petite bête, et, avec leurs quatrièmes lettres, le nom d'une papeterie spéciale.

ÉCHECS

Problème hors série (31 octobre) par N. HOEG.

Ce Concours est doté d'un prix spécial et unique NOIRS : 8 pièces



BLANCS : 11 pièces

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

SOLUTIONS DU 73^e CONCOURS

Question n° 531. — Mots croissants et décroissants (GLAY) :

L — Le — Bel — Albe — Balle — Baller — Bailler — Brailler — Railler — Allier — Relâche — Laie — Ail — Il — I.

Question n° 532. — Charade fantaisiste (R. ANDRIEUX) :

Céleri — Thé — Célérité.

Question n° 533. — Octogone (THIÉBAULT) :

S	E	M	L	L	A	S
V	E	T	O	A	E	N
D	U	S	T	R	B	L
D	I	R	C	E	U	I
V	U	T	I	G	L	O
S	E	S	T	O	F	N
S	E	T	R	P	L	O
M	O	T	C	I	G	N
C	R	O	I	P	H	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I
C	R	O	I	S	T	A
S	A	T	O	R	S	A
T	O	R	I	S	T	A
M	O	T	C	R	O	I



Au gourbi

De LA REVUE DU FRONT ET LE SOUVENIR :
Il rentre de garde. Le « jus » vient d'arriver.
Il y trempe un gros morceau de pain et boit
un coup de « gnole » par dessus. Il est tout
ragaillardé. Il s'enveloppe dans sa couverture.
Cinq minutes après, il dort.

Il se réveille pour la soupe de dix heures,
pesto contre sa mauvaise qualité et déguste
le pain qu'il trouve régulièrement insuffisant.
Puis il fait une manille, discute avec
les copains, écrit une « babillard » et attend
le vauquemestre. Il relit ses lettres une se-
conde fois et la nuit tombe qui l'appelle de
nouveau à son crêneau. Il s'est reposé, il a eu
de petites joies. Il peut attendre la relève du
lendemain matin.

La Gloire

Du 120 COURT :
La gloire est une jolie femme d'une coquel-
terie étrange.

Elle change de robe plusieurs fois par jour
Tantôt légère et souple, elle s'envole sur les
ailes des avions, insouciale des vents et des
flocons noirs qui l'encadrent. Tantôt elle
revêt les k'pis aux feuilles de chêne, les uni-
formes illustrés de galons et de décorations;
elle inspire les généraux et les stratèges.
Mais souvent, plus humble, elle descend
dans la tranchée et prend la teinte de la terre :
c'est la gloire boueuse. Farouche, elle se
roule frémisante sur le sol qu'elle libère ;
elle blague, elle pleure, elle chante, elle
hurle, elle souffre et meurt, puis elle renait
dans la boue encore, épise de plus de passion
et d'enthousiasme.

Cependant, elle sait que ses sacrifices res-
teront, pour la plupart, obscurs et méconnus ;
sa renommée ne franchira pas la frontière
d'une escouade, d'une section, d'une compa-
gnie ; qu'importe ! Elle restera la gloire anonyme
pour la foule qui, halante, attend de
ses efforts le droit de vivre.

A l'histoire qui lui demande son nom, elle
répond : « Mon nom ? Je n'ai pas de nom, je
n'ai que de nombreux matricules qui s'éche-

AU PAYS DU FRONT

lonnent sur tout le front de bataille et qui ne
demandent au public, pour l'instant, que la
patience et la foi ! »

LEGS

Sois le bienvenu sur ces rives,
Artilleur issu de Verdun,
De Reims, de Thann, ou d'Auberives
Entre, assieds-toi, et prend l'air d'un
Qui trouve enfin son port d'attache.
Le vœu que je forme, en partant,
C'est que le Boche, cette vache,
Ne se soit trop pétaradant.

Adieu, cagniat ! Je pars sans joie
Où que j'aille, amer pèlerin !
Sur des « kopfs » que la brume noie
Ou vers la ferme Navarin,
J'irai, nomade et nostalgique,
Portant au cœur les deuils secrets
D'un site, dont la grâce antique
Pare les plus moches sommets...

De ton seuil, vers le crépuscule,
Je vis, aux rocs bleus par l'air
Tels les chemins de Janicule
Serpenter le chemin de fer.
Et, dans l'heure où les gaspards trottent
Ces coteaux où les gais poilus
Evoquent les anciens Thesprotes
Autour du thyrsé de Bacchus.

Aux feux de ma lampe ébrougnée,
Je suivis le sort vagabond
Et saumâtre d'laraignée
Mobilisée à son plafond.

Tout m'était familier, ta porte
Titubante comme un poivrot
Et ton poële à jambe torte,
Et l'œil carré de ton hublot,

Et jusqu'aux tambours métalliques
Du toit, où l'averse d'été
Bat les raps des mélancoliques
De la goutte... à perpétuité.

Plus tard, tes murs de tôle noire,
Des fastes du temps revêtus,
Revivront dans ma mémoire,
Le souvenir des jours perdus.

Adieu. Voici le camarade
O cagniat je te lègue à lui.
— Ami, logé selon ton grade,
Ne dédaigne point ce réduit ;

Aime mon frère ta retraite
Fleuris d'un rêve le taudis,
Comme avril met la pâquerette
Aux fentes du caillebotis.

Sache enfin, frère au cœur tenace,
Que ce mont n'est le Golgotha :
C'est la côte du mont Parnasse
Car un poète l'habita.

HENRI BÉRAUD.

Quelle guigne !

Du RIGOLBOCHE :
Un groupe de quatre poilus, dont notre
ami Bignole, faisaient sous leur abri une
manille endiablee.

Pique... Je coupe et atout...

Ils criaient en plaquant violement les
cartes sur la caisse de fusées éclairantes qui
leur servait de table.

Bignole était en déveine ! Il ne pouvait pas
en « tâter » une.

Zzzz... Vrrak !!! Un 105 indiscret démolit
l'abri sous lequel se trouvaient les joueurs.
Tous s'en sortent indemnes, sauf Bignole, et
les branardiés qui le transportent l'enten-
dront ronchonner sur son brancard, hasardent :

— Qu'est-ce que t'as à râler, t'as la bonne
blessure, vieux !

Mais Bignole de répondre en bougonnant :

— J'm'en fiche pas mal de ma blessure,
mais pour une fois que je pouvais faire la
générale... Bon dieu de bon dieu ! Quelle
guigne !

Dans la sape

De PÉPÈRE :

L'autre soir, au poste de secours, le lieut-
enant, voulant dépeindre la hâte avec laquelle
un homme venait de rentrer dans une sape
à une arrivée de 210, disait :

— Il y est entré horizontal !

Gratte-Enfer

Du PÉPÈRE :

— Avec leur manie des maisons à vingt-
sept étages, des « gratte-ciel », les Améri-
cains vont vouloir construire des guitounes
en hauteur, qui seront immédiatement re-
pérés. Il y aura lieu de leur faire tous les
jours une théorie, entre quinze et seize
heures, sur la nécessité de construire leurs
vingt-sept étages en profondeur. Ces habita-
tions pourraient, sans inconvenients, s'appeler
des « gratté-enfer ».

Il y a Balle et Balle

Du « PETIT ECHO » EN CAMPAGNE :
Un blessé avec la Croix de guerre :

— C'est égal, y en a plus d'un qui donne-
rait dix mille balles pour la médaille qu'on a
eu à cause d'une seule !...



(Dessin de Barrère)

CHRONIQUE AGRICOLE

Nous avons connu autrefois, sous la
Révolution, quand nous luttions contre
l'Europe coalisée, les difficultés du ravi-
taillement dont il est parlé aujourd'hui.
Avec courage, avec ténacité, en utilisant
toutes nos ressources, nous avons triomphé
de ces difficultés comme nous avons triomphé
de nos ennemis. Il faut se souvenir, à
cette heure, des enseignements du passé.

Déjà, à cette époque, la pomme de terre
était considérée comme un aliment excel-
lent dont l'usage pouvait remplacer celui
des grains devenus trop rares et trop chers

nissent un aliment sain comparable à la
racine fraîche. En les réduisant en poudre,
elles offrent une purée et des potages très
salutaires. Ce moyen donne le très grand
avantage de conserver partout, et pendant
plusieurs mois, sans embarras comme sans
frais, le superflu de la provision que la
germination détruirait, de jouir de ce lé-
gume longtemps, et d'en tirer encore parti

sans inconvénients pour le sang, quand il a
été surpris par la gelée !

On voit tout de suite l'avantage de ce pro-
cédé de conservation, surtout si l'on a affaire
à des tubercules atteints par la maladie qui les exposeraient à la pourriture.

D'autre part, en ce moment, beaucoup de
cultivateurs ont repris l'habitude de faire
leur pain à la maison, et de cuire dans le
vieux four d'autrefois. Il est donc facile, sans
grande dépense de bois, d'arriver à dessé-
cher la pomme de terre d'après la recette de
Parmentier. L'évaporation rend les rondelles
de pommes de terre extrêmement légères ;
on peut les ensacher, les presser et les em-
magasiner très facilement tout en les pré-
servant des altérations auxquelles — au
bout de quelques semaines — elles seraient
exposées si on les gardait dans des silos ou
en tas.

Maintenant, peut-on faire plus et utiliser
la pomme de terre pour fabriquer du pain ?

Oui, assurément, et nos arrière-grands-

pères avaient précisément remplacé le blé
de cette façon.

Dans une instruction que le Comité de
Salut Public fit imprimer et répandre par-
tout, voici ce que l'on disait du pain de
pomme de terre :

« Il a été fait, dans plusieurs communes,
l'expérience d'une panification de deux tiers
de farine de froment et d'un tiers de pommes de
terre, ou bien de un tiers de pommes de ter-
re, un tiers de farine de froment et un tiers
de farine de seigle. Ces expériences ont parfairement réussi. Il en est résulté un
pain très blanc, fort nourrissant et qui se-
tient longtemps frais.

Le procédé est simple et facile. On fait
cuire dans l'eau commune la pomme de ter-
re ; on la pèle, on l'écrase, et on forme une
pâte.

Cette opération terminée, on pétrit sé-
parément la farine de froment ou de seigle ;
on mélange les deux pâtes, on pétrit de nou-
veau ; et, lorsque le mélange est bien
opéré, on forme le pain à l'ordinaire.

« En y ajoutant un peu de sel, le pain
prend un goût plus agréable.

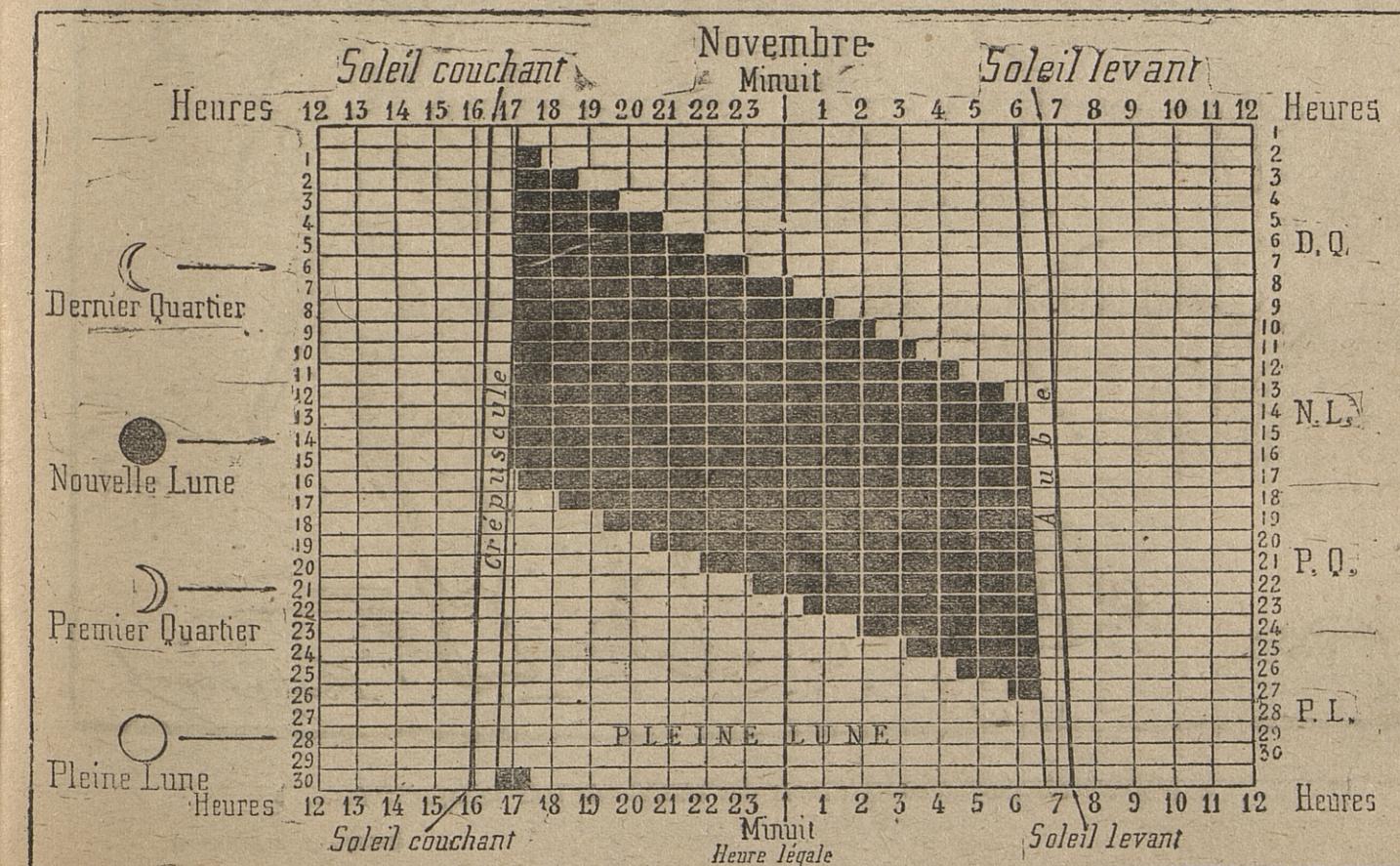
« On a fait du pain composé de moitié de
farine d'orge et moitié de pommes de ter-
re. Ce pain est plus agréable que le pain d'orge

Sans doute, ce sont là de vieilles recettes,
mais elles restent utiles et intéressantes.

Imitons, au besoin, nos ancêtres, et sur-
tout sachons, comme eux, lutter sans dé-
faillance jusqu'à la victoire.

D. ZOLIA.

L'HEURE DU CLAIR DE LUNE EN NOVEMBRE



Le Gérant : G. PEYCELON. — Imprimerie des Journaux officiels, 31, Quai Voltaire, Paris.

La Fin d'un Raid-ve



« Notre raid s'est accompli dans des conditions très satisfaisantes... »

(JOURNAUX ALLEMANDS)